

la douleur épargne, à quelque moment qu'on en soit, on ne peut jeter les yeux en arrière et se reporter aux jours dont je parle sans sentir que là on a touché la limite du bonheur qu'il nous est possible de goûter ici-bas—que pas une de nos joies qui occupent le cœur plus tard ne le remplissent à ce point tout entier. Et s'il se trouve ensuite pour quelques uns que les difficultés de la vie, les agitations, les épreuves (qui se rencontrent on me l'accordera, même hors des murs d'un couvent) aient troublé leur âme au point de ne plus savoir comment retrouver la paix—il n'est pas rare de les voir retourner dans ces lieux dont le seul aspect renouvelle les impressions de l'enfance, et y chercher dans une retraite de quelques jours de salutaires et calantes influences. Elles y trouvent presque les mêmes visages—cette vie calme, et cet immobile costume rendant presque insaisissable le changement de l'âge.—La vie n'a pas toujours ménagé de même les traits de celle qui revient.— Mais à tout âge et en toute circonstance, elle est toujours reçue comme un enfant cher et aimé... et que de paroles sages et fortifiantes lui sont dites en ces rencontres! quel courage rendu pour de difficiles devoirs! quel calme pour de cuisantes douleurs! quelle fermeté pour de pénibles résolutions! et comme on renvoie au monde, fortifié et guéri, cet esprit ou ce cœur malade, pour lequel le monde n'avait nul remède! Il se passe pour l'âme, dans ces retraites, ce qui arrive au corps affaibli qui pour sa guérison s'impose un régime après lequel il retrouve sa force. L'homme guéri s'attache souvent à ce régime et le conseille aux autres. On peut ne pas suivre ce conseil, mais on excuse celui qui le donne en se disant qu'il est payé par son expérience pour bien parler de son traitement.

Qu'on veuille donc croire à l'expérience de ceux qui parlent du traitement de leur âme, et si on rejette ou méprise la pensée d'en user pour soi-même, qu'on daigne épargner du moins les refuges où peuvent aller les chercher ceux qui le désirent, et qu'on ne trouve pas trop inutile ou trop nuisibles les femmes que d'autres femmes trouvent si secourables.

(A continuer.)

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 18 NOVEMBRE 1851.

PREMIERE PAGE.—Un mot de vérité sur la vie religieuse des femmes.

FEUILLETON.—LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLICAINS.—1793—1848.—Seconde partie, 1848.—(Suite.)

Bénédictin du Nouvel Evêché de Montréal.
Nous sommes chargé d'annoncer que la Bénédiction du Nouvel Evêché se fera le 20 du courant, vers trois heures de l'après midi. Cette cérémonie sera suivie de l'ouverture de la seconde retraite pastorale à laquelle se joindra Mgr. l'Evêché de Montréal et tous les Prêtres de l'Evêché. Le lendemain matin (21) se fera la bénédiction de la Chapelle du Chapitre, après laquelle sera célébrée la première messe capitulaire. Cette Chapelle doit être dédiée à St. Jean l'Evangeliste, Patron du Chapitre de la Cathédrale. La retraite continuera jusqu'au 28 au matin, qu'aura lieu à la Cathédrale, la cérémonie de la prise de profession de plusieurs Chanoines, de la réception d'un chapelain et de la Bénédiction des enfants qui vont commencer à former la chapellenie de St. Jacques.

Deux lettres reçues hier de France annoncent que Mgr. Prince et ses compagnons de voyage sont arrivés au Havre le 31 octobre sur le *Humboldt*. Nous donnerons sous peu de jours d'autres détails sur cette prompte traversée.

Candidatures.

COMTE DE KAMOURASKA.—M. Chapais doit disputer l'élection à M. Letellier.

COTE DE L'ISLET.—Mr. le docteur Martin, libéral, est désigné comme le concurrent de Mr. Fournier pour la prochaine élection.

COTE DE SAGUENAY.—Mr. Harvey, médecin, de la Malbaie, se présente en opposition à l'hon. M. Latorrière.

VILLE DE QUEBEC.—M. O'Kill Stuart a décliné à une réquisition l'invitation à se porter candidat. M. Dubord persiste à se présenter comme partisan de la nouvelle administration.

COMTE DE PORTNEUF.—M. A. J. Duchesnay décline la candidature qui lui a été offerte de nouveau par ses constituants. Des raisons de santé motivent sa retraite de la vie publique.

COTE DE BELLECHASSE.—Les électeurs de ce comté paraissent vouloir pour les représenter au parlement un candidat résident au milieu d'eux, qu'une communauté d'intérêt rallie plus sûrement aux améliorations locales. M. Pouliot, notaire de St. Michel, se rendant à une réquisition qui lui aurait été faite dans ce but, accepte la candidature pour l'élection prochaine. Ce serait un heureux choix pour le comté.

L'Election prochaine à Montréal.

Les deux partis que l'on est convenu d'appeler, l'un *ministériel*, l'autre *rouge*, s'isolent tout-à-fait l'un de l'autre, dans les mesures qu'ils prennent à l'avance pour le succès des candidats différents qu'ils veulent soutenir.

Le parti rouge, réellement le plus actif, se tient pour assuré de la victoire, et n'en juge que par ses bulletins électoraux. Nous lisons dans celui du 7 novembre :

«... A la seule mention du nom de l'hon. Louis Joseph Papineau, les 500 voix qui ont fait retentir la salle de hurrahs frénétiques, étaient éclatant témoignage de l'admiration de tous ces hommes pour le grand citoyen, en même temps qu'elles étaient l'expression énergique et spontanée de leur mépris pour ses détracteurs systématiques.»

Cependant, la spontanéité de 500 voix, l'admiration de 500 personnes pour M. Papineau, toute véritable qu'une telle manifestation puisse être de la part de ses amis politiques, ne semblent pas assez imposantes, même par leur chiffre, pour constituer une réaction importante en faveur de cet homme public. Dans quelques assemblées, les démocrates ont triomphé par le nombre; en d'autres quartiers, les ministériels l'ont emporté. Les rouges se disent les plus forts, tandis que leurs adversaires expliquent diversement les succès que ceux-ci ont obtenus. Au milieu de l'agitation, des contradictions quotidiennes et des rapports contradictoires qu'amène cet état de choses, se prononce une affaire difficile et il en sera probablement ainsi jusqu'au jour où les deux partis lutteront sur un même terrain avec toutes leurs forces. Nous ne dirons donc pas que les rouges que la victoire est pour eux, car nous devrions en même temps annoncer que le parti libéral se croit, de son côté, sûr, très sûr de l'élection de M. Young.

Quant à M. L. J. Papineau, son assentiment à la candidature que ses jeunes amis de la ville travaillent tant à lui préparer, est encore plus que douteux. S'il se refuse à une élection, par quel candidat voudrait-on le remplacer?

On lit dans l'un des bulletins que le parti démocrate fait publier hebdomadairement, croyons-nous, pour l'édification des électeurs, dans l'intérêt de son triomphe et du *désarroi du parti ministériel* :

«... de la capitale, nous apprenons que M. Cameron a résigné sa place de ministre... Une lettre reçue de la même ville nous apprend qu'à la suite de remaniements dans les places de greffier du conseil exécutif et d'assistant, secrétaire provincial, M. Joseph Cauchon, cet homme vénal qui réclame aujourd'hui le salaire dû à ses travaux mercenaires, s'est prétendu lésé et a adressé à son ministère une lettre insultante dans laquelle... il menace de faire de l'opposition.»

M. Cameron n'a pas résigné sa place de ministre. La vénalité de M. Cauchon, sur quoi s'appuie-t-elle? le fait serait intéressant, mais on ne le présuamera point. Où est la preuve de sa demande d'un salaire pour des services publics? En refusant la charge d'as-

sistant-secrétaire provincial par suite d'un manque de confiance dans l'administration du jour, il ne s'est pas prétendu lésé. Enfin, il n'a point adressé au ministère une lettre insultante : il n'a pas menacé de faire de l'opposition ; mais il a dit, au contraire, qu'il ne ferait pas d'opposition.

Voilà bien des particularités qui n'intéressent nullement l'élection de Montréal, mais par lesquelles le bulletin trompe les électeurs. Le parti qui emploie ces moyens songe-t-il aux reproches d'inexactitude qu'il adresse journellement à quelques-uns de ses adversaires? Quand on recherche sincèrement les principes et non les hommes, ce n'est point ainsi que l'on accommode les hommes publics. S'il y a une règle à suivre, elle doit être réciproque.

La *Gazette Officielle* contient les nominations suivantes à la date du 12 novembre :

L'honorable John Ross, Solliciteur-Général pour cette partie de la Province appelée Haut-Canada ;

Pierre Joseph Olivier Chauveau, échever, Solliciteur-Général pour cette partie de la Province appelée Bas-Canada.

LE DUEL.—Il paraît que le bon sens public n'a pas encore banni tout-à-fait de nos mœurs cette coutume barbare. La semaine dernière un pécari affiché en vingt endroits sur nos murs, informant le public que l'auteur de cette manifestation avait demandé, mais n'ayant pu obtenir satisfaction d'un jeune membre du barreau, son confrère, il le signalait pour « un lâche et un poltron. » D'autres motifs que ceux-là peuvent déterminer le refus d'un cartel. S'il y avait eu insulte, surtout insulte imméritée, l'offense reconnait à un mode de réparation illusoire dans tous les cas, et propre à faciliter au provocateur une aggravation immense de l'insulte prétendue. Toute la théorie du duel nous semble se résumer en ce peu de mots. Dans cette occasion—la publicité en est déjà toute faite—le duel est-il y a sujet de penser que la haute intelligence de la partie dénoncée, que le caractère élevé qui la distingue auraient suffi seuls pour l'induire à rejeter la proposition d'un duel. Par rapport à l'offense lui-même, nul doute que le sentiment de l'honneur incalculable n'ait été le mobile de sa démarche ; mais, quoiqu'il en soit de la réalité d'une offense, lorsqu'elle ne part point d'une source par trop méprisable, il y a toujours moyen d'en appeler, soit à l'opinion, soit à la vérité, soit même, s'il le faut, à un autre tribunal repressif qui a toujours son utilité, bien qu'il arrive parfois au calomnieux d'échapper à ses sentences.

On lit dans le *Canadien* :

« M. Charles Hamel, négociant, vient de recevoir une lettre de M. Faribault, datée de Londres le 21 octobre. Les nombreux amis de M. Faribault apprendront avec plaisir qu'il était en bonne santé, ainsi que Mme. et Mlle. Faribault. Ils avaient fait la traversée de New-York à Liverpool en 10 jours. Par la faveur d'un ami de France, ils avaient été admis à visiter le Palais de Cristal, qui contenait encore la moitié des objets exposés, quoi qu'il y eût cinq jours que l'exposition était close. »

ASSOCIATION IRLANDAISE.—Une société formée dès 1834 par les Irlandais de Montréal, puis réorganisée en 1851, vient de publier les règlements qui lui servent de base. Elle a pour objet :

1°. De favoriser la concorde et la bienveillance parmi les Irlandais.

2°. De célébrer avec l'éclat et la piété convenables, l'Anniversaire de la fête nationale de l'Irlande.

3°. De secourir les veuves et les orphelins que délaissent les membres à leur décès, et de procurer une inhumation décente aux membres décédés lorsque le prescrivent les circonstances.

4°. D'être utile à tout Irlandais de naissance ou d'origine habitant le district de Montréal, en procurant son bien-être par tous les moyens légitimes dont disposent l'association.

Voici les noms des officiers élus de cette association fraternelle :

Président... l'hon. L.T. Drummond J.
Vice-Présidents... Henry Harkin et Patrick Lawlor.

Trésorier... John Colless.
Sec.-Correspondant... Isidore Mallon.
Sec.-Archiviste... Henry J. Larkin.

Chapelains... Les révérends J. J. Connolly et le clergé Irlandais de l'Eglise St. Patrick.

Médecins... MM. Mac Donnell et Tucker.
Comité de Régie... E. Mac Donnell, James Megorin, F. Campion, E. Murphy, C. Curran, P. Devins, J. Fitzpatrick, P. Donovan, B. Mc-Evenne, J. Gillis, W. Brock, O. C. Foley, M.

Gavin, J. Abjohn, J. O'Ferrall, P. Carroll, P. Dunn, J. McClosky.
Commiss.-Ordonnateur... J. McDonald.
Sous-Comm.-Ordonnateur... P. Groves et P. Gavin.

Le CANADA DIRECTORY vient de sortir des presses de John Lovell ; il contient :

« Les noms des membres des professions libérales et des hommes d'affaires dans toutes les branches, comprenant ceux des campagnes et ceux des villes dans les deux sections de la province ; une indication de tous les bureaux de poste, des bureaux publics, des institutions et des officiers qui les composent ; une foule de renseignements commerciaux et de statistique, donnant le chiffre de la population, l'état du commerce, de la recette et de la dépense publiques, un tableau des importations, des exportations, des travaux publics, etc., etc., du Canada, outre une quantité d'autres renseignements utiles jusqu'à novembre 1851. »

Le livre est de cet ouvrage en démontre l'utilité. Il suffit d'ailleurs de le feuilleter pour se convaincre que les soins de l'auteur, M. W. S. MacKay, et les peines qu'il s'est données en voyageant dans toutes les directions à travers les deux provinces pour se procurer les matériaux nécessaires à son œuvre, ont été couronnés d'un plein succès. Le CANADA DIRECTORY forme un beau volume in-8° et il rassemble toutes les qualités requises pour être le compagnon indispensable de toute personne engagée dans les affaires ou désireuse de s'y introduire par une connaissance exacte des maisons de commerce de la colonie, de l'industrie et des professions canadiennes en général.

M. Pêchevin Homier a le mérite de s'occuper sérieusement de la question du bois de chauffage. Il proposa mercredi dernier au conseil de ville d'autoriser le Maire à s'entendre avec le directeur du chemin de fer de St. Laurent et de l'Atlantique pour obtenir à des termes raisonnables le transport par cette voie d'une quantité de bois considérable offerte le long du parcours de ce chemin au taux de \$s. ou 9s la corde.

EUROPE

Le *Cambria* est arrivé le 14 à New-York. ANGLETERRE.—L'arrivée du *Kossuth* est l'événement du jour. Une assemblée a été convoquée à Londres et a donné lieu à une grande manifestation d'enthousiasme envers le réfugié hongrois.

FRANCE.—Il est question d'un compromis entre Louis-Napoléon et la majorité de l'Assemblée. Certains indices ont fait croire que le rapprochement avait pour but de se procurer, par un changement de politique, l'adhésion et l'appui des républicains.

Les affaires prenaient, aux dernières dates, un aspect défavorable, et les opérations manufacturières en étaient affectées.

Par suite de la crise ministérielle récente, les partisans de la candidature du Prince de Joinville à la Présidence ont reçu ordre d'ajourner toute démarche à ce sujet.

Une lettre de Maron du 11 octobre, adressée au *Sémaphore* de Marseille, annonce que le consul français à Marée avait reçu des instructions à l'effet de se rembarquer lui et tous les résidents français. La cause de cette retraite était le bombardement prochain de la ville de Salé par la flotte française, en représailles du refus opposé par l'empereur du

Maroc à la demande d'une indemnité pour le pillage d'un vaisseau marchand de France qui avait fait côte sur le littoral de cet empire.

Il est bruit que le Président doit s'adresser à l'Assemblée pour avancer l'époque des élections.

ESPAGNE.—Cent canons ont été expédiés à la Havane pour l'armement des forts érigés sur les côtes de Cuba.

RUSSIE.—Une nouvelle conspiration aurait été découverte à St. Pétersbourg. Les conspirateurs, dont plusieurs ont été arrêtés, seraient des nobles et même des hommes possédant des droits éventuels à la succession impériale. C'est à la fidélité de son chef des gardes-du-corps que l'empereur devrait la connaissance de complot. On avait tenté, dit la rumeur, d'induire cet officier à prendre part à la conspiration ; après s'y être refusé, il a tout révélé à son maître.

Le Mal de notre Temps.

L'excès est le grand mal du temps : excès dans les entreprises, excès dans les plaisirs, excès dans toute espèce de chose. C'est le cancer de la prospérité commerciale sans mesure, de la multiplication sans terme des richesses ; l'âme est toute absorbée par elles. L'homme s'isole dans cette activité continue qui ne laisse à son existence aucun repos, à son esprit nulle idée d'un jour utilement. Comme conséquence d'une loi de nature, l'excès dans les affaires dispose à l'excès dans les amusements, et l'oubli des fins réelles de l'existence prévient à ce point qu'il anéantit souvent jusqu'aux vestiges de la vie chrétienne. « Nous nous consumons à la poursuite des hochets de la société » jusqu'au jour où la mort, nous surprenant dans ces liens, nous rappelle au désir d'entrer, (si quelque grand forfait ne dresse pas devant nous une barrière qui nous en empêche) dans le Royaume auquel nous ne songions point. Mais comment y avoir songé ? Comment, sans avoir détaché une à une les branches de l'arbre de convoitise et de cupidité que nous cultivons en ce monde, espérer le bonheur de l'autre ? Si l'homme a voulu échanger son âme contre cela, que lui reste-t-il enfin de cet échange ?—FRASER.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 17 septembre 1851.

M. le Rédacteur,
Une nouvelle qui est venue faire diversion aux inquiétudes qui assaillent le pays, qui est venue distraire l'attention publique au milieu de tous ses maux, a retenti dans toute la France. Cette nouvelle, événement heureux, à rempli de joie les âmes sensibles des naturalistes, elle a fait tressaillir leurs cœurs. Une tortue est née en France de pauvres Africains. De plus, la mère et l'enfant se portent bien. En leur honneur on a fait jouer le télégraphe ; il ne manquera plus pour rendre la fête complète que de faire tirer une salve d'artillerie. Oh ! heureuse France qui trouve le secret au milieu de toutes ses inquiétudes de s'occuper de choses si futiles ! C'est à peine si on daigne faire attention aux bruits de la place publique. Convenez, Monsieur, que la naissance d'une tortue est bien faite pour égarer l'attention publique au milieu de tous ses maux. L'avènement de cette jeune tortue a engendré une grande joie dans le jardin des plantes de Paris surtout où de grands banquets ont été célébrés en son honneur. Quoique ce bon jardin des plantes ait une bonne apparence et une riche tournure, il manque un peu de tout. Nous vivons dans un temps de grande parcimonie et, ma foi, tant pis pour le jardin et sa ménagerie, disent les sceptiques et les matérialistes. Beaucoup de ces chers et précieux animaux, quoiqu'étant propriété nationale, vivent d'aumônes. Ceci est une honte. Mais il ne faut pas que cette naissance si heureuse et si française d'une tortue nous fasse oublier les petites misères de notre vie politique. Pitié à Dieu qu'un lien de nous servir de tant de mauvaises tartines plus ou moins émouvantes,

et, passant sa main, que crispait une colère contenue, dans les flots roux de ses cheveux :

—Monsieur De Savernay, dit-il d'une voix moitie ironique, moitie stridente, j'ai l'honneur de vous faire savoir que Mathias n'aime pas les leçons, ce qui fait qu'il ne passe pas d'examen.

—Nous le verrons demain, interrompit Arthur avec hauteur.

Et il se dirigea vers la porte de sortie emmenant avec lui les deux femmes que la violence de cette scène avait rendues toutes tremblantes.

Faites avancer la voiture de monseigneur, cria Mathias de sa voix la plus aigre en saluant ironiquement ; le valet de pied de madame la duchesse !

Puis se retournant vers ses amis qui l'entouraient, il ajouta :

—Je savais bien que ce damoiseau me passerait par les mains.

Les instruments étaient muets, et le chef d'orchestre, penché en avant, ne pensait qu'à écouter. Les échos paisibles de la chaumière sont peu habitués aux scènes sérieuses, et celle-ci était des plus sérieuses.

Ce n'était pas la querelle d'un étudiant avec un autre étudiant, d'un homme avec un homme ; c'était pour le quartier latin un événement politique ; les deux fractions de l'école se trouvaient nettement posées en antagonisme l'une de l'autre.

N'est-ce pas la lutte perpétuelle des classes élevées avec les classes inférieures ? on a beau les confondre, vouloir les lier et les unir,

il se trouve toujours quelque angle auquel l'une ou l'autre se blesse.

Mathias était ce qu'on appelle vulgairement un bon enfant ; si la tête était chaude, emportée, le cœur était bon ; mais lorsqu'il avait un verre de vin dans le cerveau, tous les mauvais instincts remontaient à la surface.

Arthur avait quitté la chaumière.

—Monsieur, lui dit Olympia, dès qu'ils eurent dépassé la porte d'entrée, combien nous vous devons de reconnaissance, mais cette querelle n'aura pas de suite, n'est-ce pas, car nous serions au désespoir...

—Je vous assure, interrompit Arthur, que je ne m'en souviens plus.

—Nous allons monter dans une voiture, dit la princesse en s'arrêtant devant une citadine stationnant avec quelques autres aux environs de la chaumière.

—Serait-ce assez heureux, mesdames, pour que vous me permisiez de vous accompagner ?

—Nous vous remercions mille fois, monsieur, de votre bonne protection, mais veuillez nous permettre de ne pas en abuser plus longtemps.

Arthur avait trop de tact et d'esprit pour en abuser plus longtemps, il fit signe au cocher qui descendit de son siège et ouvrit la portière de la voiture.

Après avoir offert son bras à chacune des deux femmes pour les aider à monter, il forma lui-même la portière et s'inclina, en ayant soin, par extrême discrétion, de s'éloigner de quelques pas. Mais lorsque la voiture partit

il ne put s'empêcher de tourner la tête ; son regard rencontra celui de la jeune femme qui lui souriait une dernière fois avec un gracieux signe de tête.

Arthur s'arrêta et regarda la voiture jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour de la première rue.

Il ôta le pâle visage de la princesse avait laissé sa trace dans ce jeune cœur.

Il était encore immobile, à la même place, lorsque deux hommes passèrent près de lui sans qu'il s'en aperçut, tant il était absorbé par les pensées diverses qui couraient dans son cerveau.

Ces deux hommes étaient Faustin et un de ses acolytes.

Tous deux regardèrent obliquement Arthur ; il y a des hommes qui ne regardent jamais en face.

—C'est le défenseur de ces dames, dit Faustin avec un sourire ; ma foi ! cette petite scène est venue fort à propos, elle aura donné le change aux limiers de la police.

Si l'on voulait faire une comédie sur les différents épisodes que nous venons de raconter, on pourrait l'intituler : *la journée aux événements*, tant il est vrai que ce despotisme orgueilleux de nos pensées, qu'on nomme le hasard, accumule souvent dans un seul jour ce qui pourrait suffire à une année entière.

Tout cependant n'était pas encore fini.

L'Italien Marini, après s'être promené, par prudence, dans différents quartiers, pour savoir s'il était suivi, rentra enfin ; il allait ouvrir sa porte quand il se sentit serré par le bras.

Il fit un bond en arrière. Quand on n'a pas la conscience tranquille, on n'aime pas à être saisi par le bras.

La rue était sombre, la nuit était noire ; ce qui fit qu'il ne put reconnaître au premier coup d'œil l'individu qui l'écoustait aussi brusquement.

Cet homme, du reste, était fort médiocrement mis ; il avait une casquette de loutre rabattue sur ses yeux des cheveux mal peignés, ternes et touffus étaient agglomérés sur ses joues ; les poils hérissés de ses moustaches semblaient lutter les uns contre les autres ; de plus, son teint marbré de taches rouges, ses lèvres épaisses et violacées indiquaient suffisamment l'usage inconsidéré des boissons alcooliques.

—Et comme agrément personnel, il avait une jambe de bois.

—Eh bien !... l'on ne reconnaît donc pas les amis ? dit-il d'une voix légèrement piteuse.

Marini, un peu rassuré, le regarda sous le nez.

—Forin !... fit-il avec une exclamation de joie.

—Pardieu ! l'ami Forin qui grolotte et qui l'attend depuis deux heures. Sans le marchand de vin du coin, où je me suis repassé quelques lampées du vieux cognac, je m'abrutissais.

—As-tu de bonnes nouvelles ?

—De bonissimes.

—Ce n'est jamais prudent de causer dans la rue ; monte chez moi.

—En avant, dit Forin, d'autant plus que je me rappelle un vieux rhum plein d'agrement, et d'un âge invité.

Marini montait déjà l'escalier, que Forin blottit d'une muraille à une autre par sa marche quelque peu irrégulière, hâtait encore contre le corridor fort obscur, au bout duquel se trouvait l'escalier.

—Tu suis, Marini, que je n'arriverai jamais, grommelait-il en se jetant de droite et de gauche. Ah si !... je tiens la rampe...

Et il monta aussi rapidement que le lui permettait sa jambe de bois et l'obscurité.

Aussitôt que Marini fut entré dans son cabinet, il alluma sa lampe ; ses mouvements avaient une vivacité fébrile.

—Voyons, vite, Forin, dit-il, parle ; je croyais que tu n'arriverais jamais.

—Saprotieu ! répliqua l'autre en ôtant son bonnet de loutre pour passer une de ses mains dans ses cheveux rebelles ; on voit bien, signor Marini, que tu te repassais ici par le bec de bonnes andouillettes, au lieu de manger du chien enragé sur la route.

—Eh bien ! fit Marini.

—Je m'assois et je colloque avec toi ; j'appelle de toutes mes forces un verre de ce vieux rhum pour me nettoyer le larynx.

—Oui, tout ce que tu voudras, mais parle... As-tu réussi ?... ces papiers, as-tu pu te les procurer ? Cet homme dont on a parlé, vit-il réellement ?

(A continuer.)